

## CHAPITRE 21

### DÉMÉNAGEMENT À PRANGINS...

Nous avons décidé de réunir un peu d'argent afin d'acheter du mobilier neuf en vue d'aménager notre nouvel appartement.

Elle travaillait toujours à Pierre-à-Bochet les week-ends et j'avais quant à moi trouvé un emploi très particulier et pour le moins pittoresque :

Je venais de décrocher un job unique en son genre de **gardien du jet d'eau de Genève...** génial, d'autant que ce genre d'aventure d'exception ne peut arriver qu'à moi. C'était en 1982, j'avais 26 ans.

Mon travail consistait à contrôler son bon fonctionnement tributaire de deux paramètres : la vitesse et l'orientation du vent.

Il est aisé de qualifier les vents en fonction de leur orientation et origine : il y a celui d'ouest (le vrai vent), la bise (du nord), le joran (issu du Jura), le fœhn (du sud) ainsi que toutes les variantes combinant les précédents courants.

Quant à la vitesse, si je tolérais vingt km/h pour le vent, je ne pouvais excéder les douze km/h pour la bise et encore moins (environ neuf km/h) pour le joran du fait de sa fâcheuse tendance à arroser le quai Gustave-Ador... mais pas trop.

Je négociais dans une ambiance bon enfant l'arrêt du jet d'eau en cas de joran avec certains riverains des baraquements longeant le lac contre une fondue et un coup de blanc. Ces gens étaient charmants et enclins à céder avec bonne humeur, à mon gentil «chantage».

J'aimais bien ce job, d'autant qu'il était bien rétribué – entre quatorze et vingt et un francs l'heure. De plus, je le trouvais divertissant, original, peu pénible. Je pouvais m'enorgueillir d'être une des rares personnes à avoir pu accéder au fonctionnement de ce symbole de la Genève internationale.

Si mes souvenirs sont exacts – et sous toutes réserves, n'étant ni membre des Services industriels, ni de l'Office du tourisme – le jet d'eau évacue près de cinq cents litres par seconde, soit un mètre cube par double seconde. Sa hauteur approche les cent quarante mètres. De plus, il est alimenté par deux moteurs développant une puissance de mille quatre cent septante chevaux.

Il faut également savoir que son origine est fonctionnelle. Il servait, au début du siècle, à l'avènement de l'ère industrielle, de soupape de sécurité utilisée en fin de journée lors de l'extinction des moteurs des artisans de la ville.

L'excès de puissance résultant de cette coupure commune pouvait être évacué par le premier jet d'eau qui se situait non loin du bâtiment des forces motrices.

Ensuite, il fut déplacé à son emplacement actuel. Là, on lui fit subir différentes transformations, dont la plus importante fut celle de la buse d'éjection. De simple jet, elle fut modifiée, sous l'impulsion d'un ingénieur Vaudois (EPFL), en une buse flanquée en son centre d'un disque métallique de diamètre légèrement inférieur à celui de sa buse. Ainsi l'eau s'évacue-t-elle dans une fente circulaire pour donner au départ une sorte de tuyau creux. Vraiment assommant ce mec...

L'eau ainsi nébulisée selon des lois hydrodynamiques spécifiques atteignit une plus grande hauteur d'éjection. Initialement d'à peine cent mètres, le jet d'eau pointe actuellement son nez à près de cent quarante mètres...

J'œuvrais en tant que gardien durant l'année au cours de laquelle quelques mauvais plaisants avaient bétonné sa buse.

Après avoir réuni la somme d'argent nécessaire, nous avons déménagé de la rue Verte à Prangins dans le canton de Vaud. Dans ce nouveau village, j'avais trouvé un duplex nettement plus grand que le précédent et surtout d'un cachet certain avec son âtre... quel luxe! Il était fait d'une cuisine, un grand salon-cheminée, une chambre à coucher, le tout en attique. Grâce à un petit escalier de bois nous accédions à la mezzanine éclairée d'un Velux.

Il convient de faire observer que je me suis « tapé » le déménagement sans elle. Mademoiselle étant en villégiature aux arènes de Vérone pour suivre différents opéras de Verdi et devinez avec qui? ... Danièle... la troisième roue du vélo.

Le déménagement était compliqué. Nous étions trois personnes à échanger nos appartements respectifs. Je cédaï celui de la rue Verte à une petite nana qui cédaï le sien, situé aux Acacias, à la dame de Prangins qui me cédaï le sien... pas trop compliqué?

J'étais épuisé car j'avais la responsabilité de la logistique du triple échange dont j'avais eu l'idée, ce qui compliquait d'autant ma tâche. De plus, je me devais d'agir en galant homme, en donnant un coup de main à la dame de Prangins. Malheureusement, celle-ci joua de malchance. Alors que ses meubles d'époque étaient en *stand-by* dehors par ce beau jour d'été, une lourde pluie s'abattit brusquement sur ceux-ci, causant des dommages, en particulier sur la marqueterie, laquelle s'était littéralement soulevée et décollée. Je ne vous parle pas du tableau de ces « ondulations ». Me sentant responsable, j'ai piqué un de ces fards.

Lorsque nous sommes arrivés aux Acacias, certains cartons détrempés par la pluie cédèrent sous leur propre poids et comme par hasard qui les transportait? Votre serviteur. Et que contenaient-ils? Eh oui, une superbe vaisselle de Chine, damned! L'attitude de cette dame était telle que la sensation de sa colère non exprimée agissait plus sûrement sur ma culpabilité que si elle m'avait grossièrement engueulé... trop de classe mais la vaisselle était belle et bien cassée... deuxième falot... blurb! gloups!

Dans ces conditions, j'aurais préféré qu'Arielle soit là. Vérone était infiniment plus divertissant pour elle, bien que ce déménagement soit un important moment de ma vie... de notre vie. C'est fou la propension qu'ont les femmes de manquer des rendez-vous d'importance capitale avec l'homme de leur vie et de faire des choix erronés les conduisant tout droit à leur perte.

Cela s'était passé durant le festival folk de Nyon. Je me réjouissais tellement d'investir ce nouvel appartement avec elle dont l'absence avait compromis une grande partie de la fête que je m'en faisais.

Je pensais que mon enthousiasme naturel n'aurait d'égal que le sien. Après tout, il s'inspirait entre autres de l'éblouissement dont elle fit montre, lors de la visite des lieux. Elle me dit simplement: «C'est extraordinaire, comment as-tu fait pour trouver une telle perle?» Il faut pourtant croire qu'elle avait d'autres priorités. C'était pourtant notre nouveau foyer et de plus, le luxe qu'il représentait aurait dû augurer d'un avenir prometteur pour notre couple et peut-être **notre futur enfant.**

J'étais tellement fier d'avoir trouvé ce superbe nid d'amour et d'avoir été à la hauteur des attentes de ma tant aimée. Je ne pouvais dès lors comprendre son désistement que je ressentis fort mal et vécu plus mal encore.

Je crois qu'elle ne se rendait pas compte de combien d'ingéniosité il me fallut jouer pour obtenir cet objet. En effet, ni elle, ni moi n'étions solvables. J'ai donc dû négocier à mort et ai réussi là où tout autre, en toute modestie, aurait échoué. Je fis valoir au propriétaire et à la régie que nous étions de futurs médecins, que nous faisons déjà des remplacements, enfin bref tout un baratin pour qu'ils acceptent de louer la chose à... de simples étudiants somme toute.

Depuis quelque temps, Arielle n'appréciait plus le produit des efforts que je déployais pour le couple... pour elle. Elle finit par s'habituer à tant d'ingéniosité et il me faudra désormais redoubler d'imagination pour l'impressionner. Elle ne se rendait pas compte que tout ce génie, je le déposais à ses pieds afin qu'elle soit encore plus fière de moi, qu'elle soit heureuse et qu'elle m'aime davantage ou **simplement qu'elle continue à m'aimer** d'un amour galvanisé par le respect que j'essayais de lui inspirer.

Dès son retour, il fallait la voir régenter le produit de mon travail. L'arrogante, que dis-je, l'insolente voulut occuper les meilleures pièces de l'appartement que je venais seul d'aménager. Il ne me fallut que peu de mots pour lui exprimer ma colère et ma désapprobation face à son attitude... et sa grave défection.

Les orages étaient de plus en plus fréquents. Je m'étais pourtant accommodé du temps qu'elle faisait régner dans notre vie... les éclaircies, de plus en plus rares, étaient d'autant plus appréciées. Je n'avais aucune habitude de la vie de couple ou de famille... sans références ni critères, ne sachant ce qui était normal et ce qui ne l'était pas, j'avais l'impression d'être relativement heureux, mais je ne **l'étais pas vraiment.**

Je passais de longues heures à errer comme une âme en peine dans d'interminables tours à moto. Je faisais de la peine à voir ainsi... mais que pouvais-je faire ?

Je consacrais toute mon énergie à Arielle, **mon alter ego, plus important que moi** et devenu le but de ma vie. Je me délaissais. La structure de mon édifice couple s'ébranlait. Je cherchais des solutions... **mais doucement ma vie commençait à m'échapper...**



À cette époque et dans le secret de ma solitude, **mes crises de larmes ont repris**. Voulant me soustraire à ces tourments, je me rendais dans les bois où j'avais rendez-vous avec «l'orphelin abandonné». J'étais assez lucide pour voir se profiler à l'horizon, **l'échec de ma vie sentimentale, de toute ma vie**. Je n'avais rien pu faire pour inverser son inéluctable et irrémédiable mouvement.

\* \* \*

Nous avons rendu plusieurs visites à mon «père», Pierre Gawrysiak.

Arielle était aussi séduite par son âme d'artiste et la candeur de celle-ci.

Il aimait nous montrer ses récentes productions picturales, espérant secrètement que nous l'interrogerions sur telle ou telle peinture, enfin l'entier de l'expression de son essence profonde. C'est à cette époque que Pierre commença à tâter du vitrail. Il en est un grand artiste aujourd'hui.

Nos visites se déroulaient selon un rituel aussi immuable que rassurant. Après un passage dans son atelier, nous prenions un café ou mangions avec lui, puis nous allions saluer les abeilles et les remercier du miel dont Pierre ne manquait jamais de nous remettre quelques pots ponctués de vert ou de jaune, en fonction des saisons. Nous avons passé de très beaux week-ends avec ce grand homme.

*Arielle, avec son habituel plein de vie, débordait d'activités et avait très à cœur de s'occuper de sa famille.*



*Nous invitons parfois son petit frère Michaël.*

Tout ceci m'apportait un semblant de vie de famille, j'y étais très sensible, d'autant qu'elle l'organisait dans un beau secret. Elle excellait dans ce genre de surprises, très appréciées pour ma part.

Malgré ma dérive, je ne te remercierai jamais assez pour tous ces moments de bonheur que tu consentis à m'accorder.

**Même si nous n'avons pas pu mener à son terme notre Amour sur cette terre, je t'attendrai au paradis, pour parfaire notre histoire... parmi les anges.**

**Mon plus beau souvenir terrestre...**

**Mon vœu céleste le plus cher...**

\* \* \*

Elle me faisait si souvent des reproches que je ne savais plus comment réagir. Pourtant, j'aurais tellement voulu que ça marche entre nous. Je crois qu'elle m'aimait autant que je l'aimais mais nous étions bien incapables de l'exprimer et moins encore de le concrétiser.

Dans ma solitude naissante, **je fus confronté à de nouveaux problèmes affectifs** et submergé par **un profond sentiment d'abandon**. Longtemps après, Claudine, une de mes importantes amies, me qualifia de «**paralytique du cœur**». Je crois que son diagnostic était d'une tragique exactitude. **Je voulais tellement aimer et me faire aimer... ou peut-être simplement, être aimé...**

Je ne sais pas m'y prendre, j'étais perdu... Suzanne, viens à mon secours... je me sens si seul dans **mon incapacité et mon incompétence affective**. Je me trouve dans le noir depuis si longtemps. Mes plaies anciennes se rouvrent à l'occasion de mon écriture et me font terriblement souffrir.

Dans ce désert, je ne vois plus que ma Compagne de toujours, «la Musique», peut-être, **n'intéressai-je plus personne**, même ma prof de chant Ania Bobbio. Je finirai ma vie, seul, n'ayant **rien compris à ce qui m'arrive** dans une pénitence qui ne prendra fin que lorsque la faucheuse aura fait son œuvre. J'aimerais avoir ma place auprès de Dieu en ses cieux cléments. J'en ai plus qu'assez de **vivre comme un animal**, sans amour, seul, oublié de tous et le téléphone qui ne sonne pas... qui ne sonne jamais... sauf par erreur.

\* \* \*

J'ai pourtant tellement à donner...  
Mais j'ai aussi tant besoin de recevoir...  
Souvenez-vous de moi, si possible de mon vivant, je vous en supplie, surtout à  
l'heure où **mon Amour m'a abandonné...**

*C'était ma prière aux êtres humains... au soir de mon espoir...*



À cette époque, je m'intéressais à l'informatique. Je voyais dans ce concept une possibilité de classer mes données estudiantines en un fichier rationnel. Dès lors il me fallait acquérir un PC.

Je devais réunir environ Fr. 15. 000.– pour acquérir un Sirius computer. C'était le prix des premiers 16 bits et encore, c'est ce qu'il coûtait à Londres, à savoir, moins du tiers du prix pratiqué en Suisse. Je rendis visite à mon ancien banquier «hospitalier» de Fribourg, Mewly, lequel me consentit un prêt, à condition que je trouve un cosignataire solvable. Pierre, mon «père», accepta sans sourciller.

Ainsi nous voilà en route pour Londres avec Arielle, à la conquête des National museum, Tate Galery et Parlement en sus d'autres programmes culturels à remplir selon les prescriptions de mon docteur ès culture et inspiratrice.

Pour moi, il n'était pas question de faire quoi que ce soit sans elle. Nous primes pour la première fois l'avion ensemble. Elle n'a pas manqué à cette occasion de nous offrir le champagne... tout ce qu'elle faisait était bon. Elle était de celles qui vous surprennent sans cesse et sont capables de démarrages vertigineux, de bifurcations en toute hâte sans l'ombre d'une hésitation... de nous faire croquer la vie à pleines dents... **elle était simplement la vie...**

À Londres, après avoir rejoint notre hôtel, nous nous étions rendus au magasin d'ordinateurs. Arielle privilégia la visite du Carton de Léonardo da Vinci et de tout ce qui ressemblait de près ou de loin à la peinture. Arielle appréciait tous les arts, en particulier celui-ci. Elle évoluait dans ces différents courants comme un poisson dans l'eau. Elle tenait à me faire partager ses connaissances. Ainsi, grâce à elle, les critères permettant de distinguer un Canaletto d'un Guardi n'ont désormais plus de secrets pour moi.

Ils sont fous ces Anglais, comme disait Obélix des Romains, car ils ne savent pas ce qu'est un magasin! Nous avons conclu la vente dans un obscur bureau n'inspirant aucune confiance. Je devais être un peu naïf puisque je payai mon achat avant même de recevoir le matériel que l'on me pria de réceptionner le lendemain. À la sortie de l'échoppe, délesté de mon blé, Arielle me reprocha la légèreté et l'inconscience de mes agissements. Je lui rétorquai aussi sec que la voie d'accès à ce shop, qu'elle m'avait proposée peu avant, ne la plaçait pas en position de me faire quelque remontrance que ce soit. En effet, elle m'avait suggéré de passer par les docks, coupe-gorge par excellence, comme tout le monde le sait. Cela ne l'empêcha pas de poursuivre ses admonestations. Mais les anges étaient avec nous, puisque le lendemain, on me remit un mètre cube de matériel informatique... fort embarrassant.

Entre-temps, nous avons visité les endroits prévus par mon guide et conclûmes notre périple au milieu de british pigeons. Ceux-ci nous prenaient pour des arbres ou perchoirs sur lesquels ils venaient se poser, sans complexe. J'étais content de ne pas profiter de leurs déjections...

Nous usions de taxis et bus londoniens. J'ai beaucoup aimé passer ces quelques jours avec celle que j'appellerai désormais mon «**petit poisson...**»



*Fin de la deuxième partie...*